

K E I M I L L E R

BY THE RIVERS  
OF BABYLON

*Roman traduit de l'anglais (Jamaïque)  
par Nathalie Carré*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

DU MÊME AUTEUR

CHEZ ZULMA

*L'authentique Pearlline Portious*, roman, 2016.

Titre original :

*Augustown*

© Kei Miller, 2016.

© Zulma, 2017, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *By the rivers of Babylon*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.

[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

Ʒ

L'action de ce roman se situe dans la vallée imaginaire d'Augustown, communauté qui entretient une étrange ressemblance avec un lieu bien réel : August Town, Jamaïque, avec lequel elle partage aussi une histoire parallèle.

« Il est probable qu'August Town, sur les collines de St. Andrew, en Jamaïque, tire son nom du "Matin d'août" (August Mawnin), le 1<sup>er</sup> août 1838, date à laquelle les esclaves du pays furent libérés.

La notoriété de l'endroit se développa ensuite car il abrita les débuts du prophète Bedward. La célébrité de Bedward, suivi par des centaines de fidèles, atteignit son paroxysme lorsqu'il annonça qu'il était Dieu et pouvait voler. »

*Dictionnaire des toponymes de Jamaïque*

## SOMMAIRE

---

*Le Prêcheur volant*

^

13

*C'est ainsi que tout commence*

^

155

*L'autoclapse*

^

195

## LE PRÊCHEUR VOLANT



D'abord, vous devez imaginer le ciel (bleu et sans nuage, si cela peut aider), ou bien le noir irradiant de la nuit. Puis – et c'est le plus important – vous imaginer, vous, au milieu de ce ciel, flottant à mes côtés. En dessous de nous, le disque vert et bleu de la Terre.

Intéressons-nous maintenant à un point plus précis. 17° 59' 0" Nord, 76° 44' 0" Ouest. En dessous de nous, un coin des Caraïbes, même si ce n'est pas ce que vous en avez peut-être vu dans les brochures touristiques. Nous sommes loin des eaux claires, avec leurs lamantins patauds et leurs tortues gracieuses, loin des plages jonchées de feuilles d'amandier-pays. Nous sommes à l'intérieur des terres. Sous nos pieds, une morne petite vallée d'une morne petite île. Prêtez attention aux collines et notez combien l'une d'entre elles porte comme une balafre sur le visage. Les bulldozers et les tracteurs ont enfoncé leurs serres rouillées dans ses joues, raclé les broussailles et les arbres, laissant derrière un petit cratère marneux. La blessure est visible à quinze kilomètres au moins. Les habitants du lieu ont l'impression que c'est sur leur peau que la



cicatrice se trouve – comme si une sorte de malédiction les avait frappés.

Vue d'ici, la vallée délabrée ressemble à une marmite de porridge de maïs avec ses copeaux de toits rouillés pris dans un vortex de bulles brûlantes. Peut-être est-ce la poussière, les étendues de sable et le lit asséché de la rivière qui rappellent la couleur du maïs. Les rues ne suivent aucun tracé méthodique et vont parfois dans tous les sens ; les routes carrossables se terminent souvent en de mauvais chemins de terre ; les larges allées s'amenuisent jusqu'à devenir des ruelles bordées de tôle ou de clôtures en ferraille. De solides demeures en béton montent la garde en début de rue mais, une fois au bout du cul-de-sac, vous constaterez que l'architecture s'est transformée en cabanons de bois branlants. Vous verrez peut-être, le long d'une route, des maisons délimitées en petits lots bien rangés mais juste en face, elles s'agglutinent les unes aux autres comme pour se rassurer. C'est un endroit où les communautés font bande à part.

Il faut imaginer un temps où tout était beau, vierge. Un temps où les collines étaient intègres, verdoyantes – des bosses feuillues roulant jusqu'à la chaîne des Blue Mountains. Un temps où la vallée était dense de goyaviers, où les perruches sauvages survolaient la forêt et où les gros iguanes prenaient le soleil sur les galets. Mais c'est tout ce que l'on peut faire. Imaginer. Les forêts et les iguanes ont disparu, des digues ont arrêté la rivière qui courait autrefois

impétueuse dans la vallée ; ses eaux alimentent aujourd'hui directement le réservoir de Kingston. Là où se tenait autrefois une merveille de verte colline, il n'y a plus qu'une balafre. Là où coulait une rivière, il n'y a plus qu'un lit asséché et des garçons jouant au foot sur ses longues berges de sable. Dans cet endroit autrefois d'une grande beauté, il n'y a aujourd'hui qu'Augustown, cette banlieue que les officiels de l'île nomment aussi parfois « le Grand Augustown » puisqu'ils lui ont rattaché, comme des excroissances, les communes voisines de Kintyre, Rockers, Bryce Hill, Dread Heights et Angola.

En dessous, donc, c'est le 11 avril 1982, un jour que j'ai veillé et surveillé, comme si d'ici, je pouvais changer les choses. Comme si je pouvais me glisser dans ces heures et perturber le cours des événements. Mais je peux seulement observer.

Car voici la vérité : chaque jour contient bien plus que la somme de ses heures, de ses minutes, de ses secondes. De fait, il ne serait pas exagéré de dire que chaque jour contient en son sein toute l'histoire.

Les personnes aveugles entendent, goûtent et sentent mieux que les autres. Et ce qui arrive aux narines de Ma Taffy en ce début d'après-midi la fait se dresser sur sa chaise. Une odeur prégnante de fruit mûr qui empeste l'air, comme un jaque prêt à tomber au sol dans le vert éclatant de sa maturité. L'odeur arrive par John Golding Road, cheminant aux côtés de l'enfant. Comme si elle lui était attachée. Pas vraiment un esprit, mais tout comme.

Elle entend le petit depuis un moment déjà – les reniflements, la respiration difficile, saccadée. Mais ce ne sont pas les larmes qui tiennent Ma Taffy en alerte. Les larmes n'ont rien d'anormal et la vieille femme est habituée à ce que l'enfant rentre de l'école avec les yeux rouges, remonté contre le monde entier en raison d'une injustice qui lui est tombée dessus. Une colonne vertébrale, se répète-t-elle souvent, ce petit a besoin d'une colonne vertébrale. L'enfant s'est arrêté de pleurer mais quelque chose reste collé à lui, jusque dans la maison. Quelque chose dont Ma Taffy essaie d'identifier l'odeur.

Un joint rougeie encore négligemment entre ses

doigts. Elle l'a abandonné pour le moment. Elle continue pourtant à contrôler sa respiration, la ralentissant volontairement, s'efforçant de faire la différence entre ce qu'elle connaît et ce qu'elle ne connaît pas. Elle sait identifier, par exemple, ses propres odeurs. La senteur fade de la ganja fraîche qui marque son haleine, celle du savon au phénol avec lequel elle s'est lavée il y a quelques heures et, tapie en dessous, son odeur de vieille femme. Elle sait identifier l'odeur de la maison en bois qui se tient derrière elle, celle de la palissade en zinc qui commence à rouiller, celle du poulailler et jusqu'à celle des cinq poules, chacune bien différente de l'odeur suffocante du coq. Elle sait identifier l'odeur des mangues et des cerises et celle des pommes otaheite qui sont toutes en train de mûrir. Enfin, elle connaît chaque odeur du quotidien d'Augustown ; des odeurs lointaines mais distinctes : l'odeur du feu de bois, celle de la semoule de maïs que l'on touille, celle du riz brisé en train de cuire, celle de la sueur des femmes noires penchées au-dessus des marmites, celle de la sueur des hommes noirs debout dans les rues. Mais, derrière tout cela, il y a cette autre odeur ; une odeur un peu aigre, qui vous prend à la gorge comme... comme celle des rats !

Irie Tafari, aussi connue sous le nom de Ma Taffy, est réputée pour son caractère imperturbable mais le souvenir des rats la prend aux tripes. C'était il y a plus de dix ans, les rongeurs avaient élu domicile sur le toit. Une vraie colonie : Mman-rat et Dad-rat avaient

toute une marmaye et toute cette marmaye avait une progéniture encore plus nombreuse... Résultat : une odeur aigre, à peine perceptible, suffocante. Chaque nuit, on entendait des trottinements et, rapidement, les déjections de la colonie avaient commencé à dégouliner le long de la maison, comme par averses intermittentes.

Ma Taffy aurait donc dû prévoir le terrible événement avant qu'il ne survienne. Cette nuit-là, dans son rêve, un sifflement. Un sifflement auquel elle ne pouvait échapper et qui s'était transformé en gémissement. Lorsqu'elle avait ouvert les yeux, il faisait cependant si sombre qu'elle n'avait pas pu voir le ventre de plus en plus gonflé du plafond, se rapprochant d'elle dans un dangereux grincement. Mais elle avait entendu les couinements frénétiques des rats ; leurs sifflements, leurs jurons, leurs bavardages recouvraient le gémissement. Le plafond céda dans un *pop* et alors elle les vit : des centaines de rongeurs avec leur longue queue lui tombant dessus, griffant les airs, les yeux luisants, perles rouges dans la nuit. Bizarrement, pensait parfois Ma Taffy, l'imminence de l'autoclapse lui avait fait ouvrir les yeux par anticipation, au lieu de les fermer pour se protéger.

Les rats lui avaient entièrement crevé un œil et bien amoché l'autre. Lorsqu'elle penchait la tête selon un certain angle, en regardant vers le bas, elle réussissait encore à entrevoir un mystérieux monde gris mais au prix de tels efforts et pour un résultat si déce-

vant qu'elle avait préféré apprivoiser l'obscurité.

Ma Taffy porte le joint à ses lèvres, la nervosité l'envahit. Un nouvel autoclapse va se produire. « Reste calme, Taffy, se chuchote-t-elle. Calme. »

Le calme, pourtant, ça la connaît, elle qui reste fichée au même endroit (celui où elle se trouve actuellement) même quand le monde vacille autour d'elle. Un jour, elle est restée assise là tout le temps d'un cyclone. Plus dangereux encore, quand il y a des échanges de tirs entre badboys d'Augustown, ou lorsqu'ils affrontent les Babylones et que presque tous les habitants se barricadent chez eux, Ma Taffy reste là, assise, calme, imperturbable, clignant de ses yeux devenus inutiles.

Deux années auparavant, lorsque le gang Angola, tout juste formé, s'était retrouvé assiégé par la police, Ma Taffy avait même fait mieux. Elle s'était levée, avait pris sa canne et était descendue de sa véranda jusque dans la rue pour se poster au milieu des balles. Qui aussitôt s'étaient tues.

Ma Taffy se tenait là, souveraine. Ses dreads relevées au sommet de son crâne, enserrées dans un turban jaune et vert. Elle savait que, de leur embuscade, les garçons du gang l'observaient, désarmés et que, de l'autre côté, les forces de police faisaient de même, probablement à grand renfort de gestes.

Ma Taffy était la seule à garder son calme, sûre d'elle. Elle fit quelques pas jusqu'à la maison en

construction abandonnée depuis des lustres. Les propriétaires avaient dû comprendre que s'ils avaient assez d'argent pour une maison, alors ils en avaient assez pour quitter Augustown... Des buissons d'asosi poussaient maintenant à travers le béton, la végétation reprenant ses droits sur le bâti. Ma Taffy franchit le portail ouvert et cinq badboys relevèrent la tête ; une certaine innocence adoucit soudain leurs traits. Ce n'était que des gamins, après tout, même s'ils voulaient faire croire le contraire. L'un d'eux – dix-sept ans à peine – se reprit et dit à Ma Taffy : « La Vieillesse, qu'est-ce tu fais là ? Rentre chez toi ! »

Ma Taffy se tourna vers l'endroit d'où lui parvenait la voix. Ses yeux voilés trouvèrent le visage qu'elle cherchait, et parurent l'observer avec attention. Après un moment, le garçon reprit, avec plus de respect : « Allez, Ma Taffy, restez pas là, c'est dangereux. »

La vieille femme garda le silence ; elle faisait attention à taire certaines choses et pourtant, dans la sérénité fugace de l'instant, l'écho de ces choses tues parvint clairement à l'adolescent.

« Écoute-moi bien, ti-gars. Y a pas si longtemps, t'étais encore au sein de ta mère, alors me la joue pas à l'envers. » Les lèvres de Ma Taffy ne bougeaient pas mais le gamin entendait ses paroles résonner dans sa tête. La voix poursuivit : « Je comprends pourquoi ils t'appellent Soft-Paw maintenant – d'ailleurs, peut-être ils ont raison. Peut-être tous les ti-gars devraient avoir leur mot à dire quand arrive l'âge de se choisir

un nom, pasqu'à part ça, on a pas droit à grand-chose dans la vie. Moi, c'est sous le nom de Marlon que j'te connais, t'étais rien qu'un ti-bout marmaye qui déboulait sur ma véranda pour se cacher dans mes jupes et échapper à la ceinture de ta mère. »

Ma Taffy s'arrêta un instant et déglutit, l'écho des choses tues se fit plus dense, plus sombre. « Écoute-moi, je sais ce qu'ils ont fait à Petey. Ces deux derniers mois, il gardait la maison d'une femme qu'habite là-haut, à Hope Pastures. Elle s'est mis dans la tête qu'il lui avait piqué l'argent qu'était sur la table et elle a appelé les Babylones pour le dénoncer. De la véranda où je m'assois là-haut, j'entends tout. J'entends quand les Babylones pénètrent dans Augustown la nuit, le bruit de leurs jeeps qui donne l'impression que c'est pas juste la route qu'ils écrasent. Ils s'arrêtent devant la case-rhum, y rentrent et viennent en tirer Petey – Petey, il était déjà tellement parti qu'il a rien compris à ce qui se passait. J'entends comme ils s'adressent à lui : *Hé, gardien, t'as fait quoi de l'argent de la patronne ?* C'est le nouveau caporal qui dit ça, l'espèce d'échalas qu'est tellement maigre que de profil, t'as presque du mal à le voir ! C'est lui qui sort le fusil pour foutre un violent coup de crosse sur la tête de Petey. C'est si violent que Petey s'effondre et le sang se met à lui couler sur le visage et là, même moment, il commence à dégriser. Le grand échalas de caporal, peut-être pasqu'il veut juste prouver qu'il est grand et fort, commence à virer fol-



furyè sans qu'on sache pourquoi. Il se met à hurler à Petey, *Maintenant, t'as intérêt à me dire c'que t'as fait avec le putain d'argent de la femme!* Petey secoue la tête, le sang lui coule dans les yeux, il dit rien que la même chose, il répète encore et encore, tout calme, pasqu'il veut pas d'embrouilles, *Cet argent, j'en sais rien de rien, M'sieur l'officier. J'ai pris l'argent de personne.* Le caporal crache alors par terre, s'approche de Petey et va coller son visage juste contre le sien. *T'es un putain de voleur!* il lui murmure. Petey répète, un peu plus fermement cette fois, *Moi, j'suis pas un voleur!* Et il se met à fouiller dans sa poche. Ça arrive à toute vitesse : le gars lève le fusil, l'ajuste et... et la tête de Petey explose comme un beau jaque bien mûr qui s'écrase par terre. Ils attachent ensuite son corps à l'avant de la jeep, comme s'il était rien d'autre qu'un cochon sauvage attrapé dans les Blue Mountains et font le tour d'Augustown. Et peut-être tu te rappelles, Soft-Paw, comment tout était calme cette nuit-là, mais les Babylones comprennent pas que ce silence, c'est le nôtre, celui des vieux tigres affamés qu'évaluent s'ils ont la force de bondir. Pasque si les Babylones avaient compris ça, ils auraient eu l'air un peu moins fiers, ils se seraient peut-être demandé s'ils avaient de quoi faire face, si on bondissait. Ils sont finalement repartis, en emportant Petey avec eux.

« Soft-Paw, je sais que cette nuit-là t'as été récupérer le portefeuille de Petey tombé de sa poche. Dedans y avait rien d'autre que les cinq dollars que

la femme de Hope Pastures lui avait payés pour le boulot qu'il avait bel et bien fait. Y avait rien d'autre. Mais on a entendu à la radio la belle histoire que Babylone nous conte à chaque fois : celle qui dit que ses hommes sont venus à Augustown pour arrêter un criminel recherché qu'a ouvert le feu. Qu'ils ont dû se défendre et qu'ils l'ont tué. Tu dis que tout ça concerne pas les vieux comme moi, c'est pas que t'as encore du lait au coin des lèvres – excuse ma bouche franche. Ti-gars, t'es encore trop jeune. T'as pas vraiment idée du combat où t'es engagé et depuis combien de temps il dure... Tu combats Babylone et son système, toutes les choses-pierre dans la vie qui pèsent sur la tête des gens comme toi et moi – toutes ces choses qui nous empêchent de nous relever. Pasque certains d'entre nous mènent ce combat depuis longtemps déjà!»

Quand l'ombre de ces choses a fini de passer entre Ma Taffy et le ti-gars, celui-ci tremble un peu. Ma Taffy détourne de lui son regard voilé et donne, à voix haute cette fois-ci, une simple instruction : « Suis-moi.

— Écoute, la vieille... » essaie de protester Soft-Paw, mais Ma Taffy se dirige déjà vers l'arrière de la maison, franchissant une autre barrière qui mène à la rivière celle-là. Soft-Paw s'exécute en secouant la tête : « Je reviens vite », chuchote-t-il à ses compagnons.

C'est la manière de marcher de Soft-Paw, imperceptible, qui lui a valu son surnom. Il marche comme

un chat, se matérialisant soudain devant les gens, pareil à un fantôme. Mais, aussi silencieux et feutré que soit son pas, celui de la vieille aveugle l'est encore davantage. Arrivé aux lisières d'Augustown, le jeune garçon a du mal à la suivre. Ils ont parcouru presque deux kilomètres lorsque la vieille femme s'arrête. « Tu sais où on est, ahan ?

— Oui, Ma Taffy.

— Là, au-dessus, c'est la boutique de Willy. À l'intérieur, tu trouveras l'autre efflanqué de caporal. » Elle baisse la tête et crache. « Le grand fêb-là a même pas le courage d'être avec les autres Babyloves dans le combat qu'a commencé à cause de lui. »

La vieille femme reste silencieuse un moment, puis elle dit : « Maintenant fais ce que tu penses avoir à faire. »

Soft-Paw sortit le pistolet coincé à l'arrière de son pantalon. Sa ceinture claqua contre son corps mince et musclé. Il avait l'air de soupeser l'arme entre ses mains et, pour la seconde fois de la journée, il redevenit enfant. La décision était difficile à prendre. Ma Taffy commença à parler puis s'arrêta. C'était à lui de devenir un homme et un guerrier, à sa façon ; elle savait cela. Elle fit demi-tour et repartit comme elle était venue. Soft-Paw se faufila jusqu'à la boutique.

Ma Taffy n'avait pas fait dix pas que la détonation du Glock retentit, comme aspirant tout le silence du monde. Elle sentait le bruit se répercuter jusqu'au bout de ses rides, puis dans sa poitrine. Elle s'arrêta.

On piétinait l'herbe derrière elle. Soft-Paw ne marchait plus à pas de loup, il courait. Elle entendit sa respiration désordonnée et sentit un courant d'air lorsqu'il la dépassa.

Il faisait chaud. Même sans la voir, Ma Taffy savait que la Mona était presque à sec, ce n'était plus une rivière mais une série de trous d'eau stagnante où des larves de moustiques ne cessaient d'éclore. Elle les sentit sur son visage, ses bras. Elle les entendit bourdonner à ses oreilles. Elle prit une profonde inspiration et poursuivit son chemin, d'un pas calme, jusqu'à sa maison.

C'est cette Ma Taffy-là que j'ai toujours connue. Imperturbable. Y a jamais rien qui l'ébranle. Alors c'est étrange qu'en cet après-midi, le visage au vent, elle s'enjoigne à rester calme.

L'odeur est plus grasse maintenant ; elle sait que le petit entre dans la cour et doit être en train de grimper les marches de la véranda pour venir à sa rencontre.

« Elle est où Mommy ? » demande-t-il.

C'est une question qui n'attend pas de réponse. Le petit sait bien que Gina, sa mère, est au travail. Ce n'est pas pour cela qu'il pose la question, Ma Taffy le comprend. Il a besoin de sa mère, de celle qui va le soutenir, le protéger, le venger et pas de Ma Taffy qui va lui débiter ses sornettes sur l'importance d'avoir une colonne vertébrale et se tenir

debout dans ce monde.

Une colonne vertébrale, Gina en a une ; elle a hérité de la force de Ma Taffy et elle sait lui résister. Et qui sait résister à Ma Taffy peut résister à n'importe qui. C'est ce que Kaia a dans la tête à ce moment-là. C'est pour cela que c'est de sa mère qu'il a besoin maintenant. Quand les combats éclatent à Augustown, Gina enrage. Ma Taffy reste tranquillement assise sur la véranda, mais Gina, elle, l'arpente avec agitation. Les armes à feu crépitent dans le lointain – *tataratatara* – pendant que ses claquettes vont *clip-clop, clip-clop*. Le *clip-clop* s'arrête, reprend, s'arrête, reprend encore jusqu'à ce que le rythme devienne frénétique : « Est-ce que ça a déjà réglé quelque chose ? Hein, dis-moi ça, Auntie ! Qu'est-ce qu'ils s'imaginent ? Ils sont vraiment trop cons – tous ! Ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez ! Y a pas une once de mieux qu'est jamais sortie de tout ça, rien que la mort. »

Ma Taffy, sachant qu'elle dirait cela, se tournerait vers Gina : « Ils font ce qu'ils ont à faire, mafi. Ils nous défendent. Tu pourrais avoir un ti-peu de... hmm...

— ... de compréhension ? » lui proposerait Gina parce que même si elles se disputent, il est de son devoir d'aider la vieille femme à trouver les mots qui lui échappent.

« Oui, c'est ça. Merci, dirait Ma Taffy, c'est le mot que je cherchais. Tu pourrais avoir tite-compréhension pour ce qu'ils font.

— Personne est jamais venu me demander si j'avais besoin d'être défendue. Je n'ai pas besoin d'être défendue par des coups de feu.

— Tout le monde est pas comme toi, Gina. »

Quelle force de la nature cette Gina : intelligente, un caractère bien trempé ! C'est pour cela que Ma Taffy comprend que le petit a besoin de la voir. Mais elle ne sera pas de retour avant une heure ou deux, alors Ma Taffy tapote le banc à côté d'elle. « Allez, viens ti-gars, viens t'asseoir à côté de Grandma. »

À dire vrai, elle est sa grand-tante mais à la maison, et dans tout Augustown, c'est une distinction franchement superflue.

Le garçon s'assoit. La vieille femme renifle une nouvelle fois et manque avoir un haut-le-cœur. Elle pose sa main sur le genou du gamin. Kaia se colle à sa grand-mère en geignant, il pose la tête sur son épaule. Ma Taffy sait que ce n'est pas encore le moment de demander *Qu'est-ce qui se passe ? On t'a fait du mal ?* Elle sait que quoi qu'il arrive, quoi que l'avenir s'apprête à déverser sur le monde, il le déversera bien assez tôt. C'est aussi inévitable que le minuit de la pluie-aux-rats. Alors si elle peut gagner un peu de temps sur ce qui se prépare, autant le faire. Et à la place, elle pose une question qui la surprend elle-même.

« Kaia, est-ce que je t'ai déjà raconté l'histoire du Prêcheur volant ? »

Kaia lève la tête. Pendant un instant, il oublie sa journée. Pendant un court moment, ses yeux éteints

brillent à nouveau. Il fait non de la tête. Il sent le vent, doux, frais, léger sur son crâne.

« Nan, tu m'as pas raconté l'histoire, fait-il, boudeur, en retirant le pouce de sa bouche.

— Bien, bien, bien... » dit Ma Taffy, replaçant le joint à ses lèvres tout en se calant à l'aise. Elle exhale un nuage de ganja qui les enveloppe, elle et le garçon, et tourne son visage vers les collines balafrées comme si c'était de là que venait l'histoire qu'elle s'apprête à raconter. « Honte à moi ! Chaque tite-marmaye à Augustown devrait la connaître, l'histoire du Prêcheur volant. »